

gieux du genre humain, qui seule peut l'éclairer en la complétant. C'est l'œil fixé sur le plan divin tel qu'il nous est révélé par la foi, que l'historien doit étudier la succession des empires, le sens et le caractère de leur mission, les causes de leur grandeur et de leur décadence, les effets salutaires ou les influences funestes de leurs lois et de leurs institutions, le rôle et la valeur des hommes qui ont présidé à leurs destinées, en se rappelant toujours que les événements de l'histoire ont pour principe la double action de la Providence divine et de la liberté humaine, et que, suivant l'expression de Balzac, "ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel."

Il y a cinquante ans que M. de Maistre écrivait ce mot si connu : " Depuis trois siècles, l'histoire entière semble n'être qu'une grande conjuration contre la vérité. " Ce serait une injustice de ne pas reconnaître qu'il s'est produit de nos jours un mouvement en sens inverse. La critique historique a fait de réels et d'incontestables progrès. L'habitude de remonter aux sources et de n'apprécier que pièces en mains, a discrédité la méthode facile, mais périlleuse des jugements acceptés à la légère ou convenus d'avance.

C'est en suivant cette voie féconde que l'on est parvenu à replacer tant de figures dans leur vrai jour et à redresser une foule d'erreurs auxquelles l'esprit public avait fini par s'accoutumer. Et cependant, que ne reste-t-il pas à faire pour être en droit de retourner le mot de M. de Maistre ? C'est hier seulement, pour ainsi dire, que l'on a commencé à rendre pleine justice au rôle éminemment civilisateur de l'Eglise et des Papes pendant les siècles du Moyen-Age. La voie est désormais frayée pour une saine appréciation de l'histoire ; mais que de documents à recueillir, que de chartes à dépouiller, que de travaux à reprendre en sous-œuvre ou à refaire complètement, si l'on veut substituer à des déclamations de nulle valeur, un enseignement basé sur l'analyse fidèle des textes et l'examen consciencieux des faits.

Qu'on entre donc dans ce courant de recherches patientes et de vraie critique ; et cette tâche sera d'autant plus facile que le goût de l'histoire se fortifiera du respect de la tradition. On ne peut avoir qu'un souci médiocre des choses du passé, lorsqu'on date l'humanité l'injure de croire qu'elle a vécu soixante siècles sans dignité ni grandeur. Rien de moins raisonnable que cette tendance de l'esprit révolutionnaire à renfermer le drame historique dans un petit cercle d'années, et à ne rien voir en dehors de cet horizon étroit. Un pareil dédain du passé n'est propre qu'à nourrir l'orgueil, c'est-à-dire la moins excusable et la

plus stérile de toutes les passions. Non, l'humanité, dans ce qu'elle a de grand et de beau, ne date pas de nos jours : par delà ce court espace de temps elle a vécu de longs siècles, forte et glorieuse ; et si elle a trop souvent semé sa route de sang et de larmes, on trouve aussi à chacune de ses étapes des lumières et des vertus. Chaque peuple doit au passé la meilleure partie de lui-même : sa langue, ses mœurs, ses croyances, ce qui a marqué sa place dans l'histoire et son rang sur la scène du monde. Quels que soient les mérites propres d'une nation, elle vit du travail des générations précédentes, et c'est leur héritage qui fructifie dans ses mains. A elles l'honneur d'avoir creusé péniblement les sillons où les peuples contemporains jettent à leur tour la semence de l'avenir. Car il n'est pas de découverte qui n'ait été préparée par de longues recherches ; pas de progrès dont les sueurs de nos pères n'aient fécondé le germe ; pas d'institution ni d'œuvre puissante qui ne plonge ses racines dans le sol de la tradition ; et chaque fois qu'un siècle se lève à l'horizon de l'histoire, ce sont les lumières des âges précédents qui viennent former au-dessus de son berceau l'étoile destinée à éclairer sa marche.

C'est dans cet esprit de justice et d'impartialité qu'il importe d'étudier et d'enseigner l'histoire ; c'est ainsi qu'elle peut devenir une vaste démonstration de la vérité.

SOUVENIR DES VACANCES.

REVERIE.

C'était par un beau soir d'Août. Le crépuscule descendait lentement sur la terre et l'enveloppait d'ombres indécises. Les bruits du jour avaient cessé : à l'activité, à l'agitation avaient insensiblement succédé le calme, le repos. Ce silence solennel n'était troublé que par le chant joyeux du moissonneur attardé, par le bruissement des feuilles des grands peupliers qui ornent la façade de notre maison, enfin par ces murmures vagues et étranges que fait entendre la nature à l'approche de la nuit. Déjà la lune apparaissait au loin, et les étoiles, nombreuses et brillantes, scintillaient à la voûte des cieux.

Machinalement, je me pris à marcher, admirant les merveilles qui se déployaient sous mes yeux. Je m'arrêtai dans un délicieux bosquet, formé de pins aux rameaux toujours verdoyants. Un riche tapis de gazon s'étalait à mes pieds et semblait m'inviter au repos.

Toujours j'ai aimé, après une journée laborieuse, à m'asseoir sous quelque grand arbre ; toujours j'ai aimé à rêver sous le luxuriant feuillage des géants de nos forêts ; mais ce soir là, cette méditation silencieuse avait pour moi un